

DES HOMMES
COULEUR DE CIEL

ANAÏS LLOBET

DES HOMMES COULEUR DE CIEL

Roman



VOIR DE PRÈS

L'auteure a bénéficié pour la rédaction de ce livre d'une résidence littéraire à la Villa Marguerite Yourcenar et d'une bourse d'écriture du conseil départemental du Nord.

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2019
© 2019, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-197-7

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

« On ne peut pas retourner
dans un pays qui n'existe plus. »

Joseph Brodsky

La Haye, 2017

Il n'est plus là, alors Adam peut bien en parler. Dans la cellule, l'ampoule grésille, menace de claquer. La réalité aussi clignote, bourdonne ; dans quelques minutes, ses tympans vont éclater, ses pensées s'arrêter.

Il n'a pas vu les infos, mais comme tout le monde il s'est figé lorsqu'il a appris la nouvelle. La serveuse a fait tomber son plateau par terre et elle lui a demandé :

— Attends, mais c'est pas le lycée de ton frère ?

À ce moment-là, il avait déjà pris son téléphone pour appeler Kirem, entendu la sonnerie retentir dans le vide, laissé la peur s'infiltrer en lui. Ses doigts tremblaient. Combien de morts ? Des notifications se sont affichées sur les portables. État d'urgence, seuil d'alerte maximal, ne restez pas dans les rues, réfugiez-vous dans le premier commerce à proximité. La serveuse a fait rentrer à l'intérieur les clients en terrasse et elle a fermé la porte à double verrou. Les nerfs en pelote, le patron a décidé d'offrir à tout le monde un café. Chacun y allait de sa rumeur, consultant avec frénésie les réseaux sociaux, assurant que la police avait trouvé plusieurs bombes dans les poubelles

du Parlement, qu'on déminait à l'instant un tram entier. Ils parlaient pour ne pas entendre les rues silencieuses. Adam envoyait convulsivement des messages à Kirem, à sa mère, et même à Makhmoud. Il imaginait le pire. Il commençait à accepter le pire.

Puis les policiers sont arrivés. Ils ont cassé la belle porte vitrée avec leurs bottes monstrueuses. Ils ont forcé la serveuse, le patron, les clients à se coucher par terre. Adam s'est allongé lui aussi, en se cognant les coudes, les genoux, mais ils l'ont vite relevé. Ils ont crié son autre nom, *Oumar*, et ils l'ont hissé jusqu'à eux, un bras sous chaque aisselle. L'un d'eux a saisi ses poignets et les a menottés. Ils l'ont sorti du café.

Le fourgon de police a filé à travers les avenues désertées. La Haye était belle, ensoleillée, radieuse comme une jeune fille amoureuse.

Pendant un instant, Hendrik ne put détacher son regard du téléphone. Les notifications s'enchaînaient. Un attentat. À La Haye, sa ville. Il se prit la tête entre les mains. Une bombe. Dans le lycée où travaillait Alissa.

Son premier réflexe fut de la chercher du regard. Elle était là, dans le salon, un instant auparavant. Il eut une bouffée de panique, comme s'il était concevable qu'elle ait pu partir sans l'embrasser, filer au lycée donner cours et se retrouver au milieu d'une scène de carnage. Il revint à lui en entendant le bruit de la douche dans la salle de bains, au fond du couloir. Alissa se lavait les cheveux.

Elle le lui avait dit. Il l'imagina verser du shampoing au creux de sa paume, l'étaler méticuleusement sur sa chevelure et, pendant une seconde, il hésita à la laisser dans cette bienheureuse ignorance.

Son téléphone vibra encore. Un ami lui demandait des nouvelles de sa cousine Maud. Elle travaillait dans le même lycée qu'Alissa. Hendrik sentit ses mains trembler. *Maud, tu vas bien ?* envoya-t-il en toute hâte. La réponse lui parvint aussitôt : *Je suis vivante. On est dans le gymnase avec les élèves.* L'air emplit à nouveau ses poumons. Maud était en vie, Alissa était sous la douche. Le pire avait été évité.

Le pire pour lui, se reprit-il avec un pincement de culpabilité.

Son téléphone ne cessait de tressauter : les réseaux sociaux s'emballaient. L'attentat venait à peine d'avoir lieu mais Internet saturait déjà de vidéos. Tapie sous les gradins du gymnase, Maud postait en continu des photos sur Facebook. Certains enfants avaient les habits tachés de sang. Leurs yeux brillaient de peur.

Sans plus y tenir, Hendrik se dirigea vers la salle de bains et fit sauter le loquet en forçant la poignée.

Alissa, sous la douche, poussa un petit cri étranglé. Il n'avait pas le droit d'entrer. Alissa partageait ses nuits, mais dans la salle de bains, elle insistait pour être seule avec son corps. Seule à observer ses vingt ans s'éloigner et ses

trente ans l'envahir. À voir les traces du passé s'estomper peu à peu. Hendrik, lui, ne connaissait les courbes de ses seins qu'à tâtons, selon ce que les draps voulaient bien lui révéler.

— Alice, il y a eu un attentat au lycée.

— Qu'est-ce que tu racontes ?
bafouilla-t-elle en tentant vainement de se cacher derrière le rideau de douche transparent.

Les yeux de Hendrik glissèrent sur son corps ruisselant, ses cheveux aplatis par l'eau : ils semblaient encore plus noirs et tentaculaires. Il remarqua des cicatrices formant un rond en pointillé sur son flanc droit. Elle tenta vainement de les dissimuler avec ses mains. Percevant sa gêne, il détourna

le regard et attendit qu'elle coupe l'eau, s'enroule dans une serviette.

Lorsqu'elle s'assit sur le rebord de la baignoire, il lui montra une des vidéos les plus partagées sur Twitter.

— Apparemment, une bombe a explosé dans la cantine de ton lycée.

— Dans la...

Sur la vidéo, le réfectoire était envahi de fumée, des élèves couraient en hurlant, tandis que des corps gisaient à terre.

— La police dit qu'il y a des dizaines de morts.

C'était peut-être le shampoing qui gouttait sur son front, s'approchant dangereusement de ses paupières, mais rien, dans ce que disait Hendrik, ne faisait sens pour Alissa.